

Un café pour Socrate à Porrentruy

Autor(en): **Petit, Colette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **98 (1995)**

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549975>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un café pour Socrate à Porrentruy

sous la direction de Colette Petit

LES DÉBUTS DES DÉBATS ET LA SUITE : HISTORIQUE

Novembre 1993 - fin mars 1994 - octobre 1994 - fin mars 1995 : deux heures de débats philosophiques hebdomadaires dans un café de Porrentruy.

Bien sûr, nous n'étions pas une centaine comme c'est le cas au Café des Phares... Avons-nous jamais dépassé la douzaine ? Mais tout de même, ça a marché : nos esprits ont fonctionné autrement que lors de conversations de bistrot ; nous nous sommes efforcés de débroussailler, de trouver des chemins dans les labyrinthes de nos questionnements et cela nous a permis peut-être, à chaque fois, de nous en aller en voyant le monde d'une autre manière qu'en arrivant...

L'instigatrice : moi-même et mon fils, Francis Kay.

Moi-même, car, enseignant nouvellement la philosophie à l'École de culture générale aux élèves qui le désirent, je me suis aperçue, dès la fin de la première année de cette expérience, qu'il ne me fallait pas faire de l'histoire de la philosophie – comme les élèves me l'avaient pourtant demandé – mais qu'il était certainement préférable de partir des préoccupations de caractère apparemment anecdotique des personnes présentes pour tenter de les aider à conduire leur pensée vers une remise en question de certains a priori et, à partir de là, de les amener à des réflexions leur permettant peut-être de trouver leurs chemins propres. La dimension philosophique atteinte, je pouvais illustrer et enrichir le débat par l'apport d'un texte, d'un auteur ou de plusieurs et les confronter à des opinions souvent contradictoires et chacune apparemment parfaitement argumentée.

Le dimanche 30 mai 1993, je tombai accidentellement sur un article du *Nouveau Quotidien* qui faisait état des « débats philosophiques » publics d'un certain Marc Sautet au Café des Phares à la Bastille, tous les dimanches matins, à 11 heures. Soupçonnant que la conception de la

philosophie de ce Marc Sautet rejoignait la mienne, je suis allée aussitôt à Paris un week-end pour voir comment cela se passait et j'ai été impressionnée. J'ai été dès lors persuadée qu'il existait actuellement, dans notre type actuel de société, un besoin très fort de rejoindre une dimension philosophique de réflexion, et ceci chez beaucoup de gens et de toute catégorie intellectuelle.

En témoigne d'ailleurs sans doute la sortie et le succès en 1994 et 1995 de certains ouvrages comme *Le Monde de Sophie* de Jostein Gaarder ou *Le Petit Traité des grandes vertus* d'André Comte-Sponville ou encore le développement de la série « Morales » de l'édition *Autrement*. Alors que la philosophie était devenue parfaitement hermétique et par là, chasse gardée de quelques intellectuels reconnus hyperintelligents, la voici brusquement qui se réinstitue à la portée de tous et que chacun semble avoir envie de s'y initier pour ses besoins propres. Marc Sautet, dans le livre qu'il vient d'écrire, *Un Café pour Socrate*, fait d'ailleurs, à ce propos, l'analogie entre notre monde occidental actuel et l'Athènes de l'époque de Socrate pour nous rappeler que notre démocratie court peut-être actuellement des dangers similaires à ceux auxquels a succombé la cité athénienne au IV^e siècle avant J.-C., et que les « agora » qui surgissent un peu partout – en dehors de celles pipées de la télévision s'entend – sont peut-être des sursauts pour sauver notre monde et notre démocratie de plus en plus viciée.

Ma première réaction, à la suite de mon voyage à Paris, a été de proposer au service de l'enseignement la venue de Marc Sautet dans les écoles moyennes supérieures jurassiennes : sa conception vivante de la philosophie s'avérait être la même que la mienne, et j'aurais aimé – d'une part, qu'il parle aux enseignants de son expérience, et d'autre part, qu'il nous propose une démonstration de sa manière de faire auprès des élèves – médias à l'appui. J'ai également envisagé qu'il aurait pu animer un débat public au Café du Soleil... Ce n'est que fort vaguement qu'il m'est alors passé par la tête l'idée de le perpétuer ensuite chaque semaine.

Je dois dire ici que si le Service de l'enseignement s'est montré tout à fait favorable à ma proposition – et je l'en remercie car cela m'a beaucoup encouragée pour me lancer ensuite dans les débats du café du Soleil – je n'ai pas rencontré le même enthousiasme chez d'autres professeurs de philosophie. J'ai senti que pour eux, tout ça n'avait rien de sérieux. La philosophie est une branche académique et pas commode ; il ne s'agit pas de la croire à la portée de tout le monde, bref, ne la confondons pas avec les conversations de bistrot... Tout cela ne m'a pas été dit ainsi, c'est certain, quoi qu'il en soit, on ne voulait pas entendre mon Marc Sautet. Comme il n'était pas question, financièrement, de ne le faire venir que pour l'Ecole de culture générale, ce philosophe n'est pas venu dans le Jura.

Que me restait-il à faire sinon à me lancer moi-même dans le rôle d'animateur de débat ? Mais l'aurais-je fait sans l'appui de mon fils ? Elève de l'École supérieure de commerce, c'est en vain qu'il avait demandé de pouvoir suivre des cours de philosophie avec une classe du lycée : le cas n'est pas prévu, les horaires le rendent impossible. Alors, il m'a aidée, il m'a accompagnée une première fois au Café du Soleil pour tâter le terrain ; c'était un vendredi, après cinq heures, lors de « l'apéritif » de fin de semaine des lycéens. Certains étudiants se sont montrés très intéressés, d'autres, tout à fait décourageants : le mot « philosophie » les faisait fuir. Ce soir-là, avec les gens enthousiastes, nous avons décidé d'une heure et d'un jour hebdomadaire : le dimanche, de quatre à six heures au Café du Soleil.

Et les débats ont commencé. C'était le 21 novembre 1993. Lors du premier, mon fils, Francis, sans me consulter, avait apporté un cahier et un crayon ; il a pris des notes. De retour à la maison, il a fait, seul, le premier rapport de la discussion qu'il a intitulé : *Le Sens du ridicule et la règle du jeu*. Ce fut son seul compte rendu, mais il m'aura donné l'impulsion. A chaque fois, ensuite, nous avons été deux à prendre des notes et c'est moi qui ai rédigé : lui n'avait plus le temps.

Plus tard, ayant appris que Marc Sautet était intéressé par nos débats, je lui ai envoyé nos comptes rendus en lui donnant l'autorisation de les publier dans sa revue *Philos - La lettre du Cabinet de Philosophie* et c'est ainsi que dans le numéro 30 de novembre 1994 nous avons eu le plaisir de voir publié le texte de Francis : *Le Sens du ridicule et la règle du jeu* (cf. p. 68). J'ai appris par la suite que ce rapport avait suscité plusieurs lettres de lecteurs et une certaine polémique – le débat s'est donc ouvert par-delà nos frontières. L'équipe de Marc Sautet a préféré cette fois ne pas le prolonger. Par la suite, c'est une dizaine de nos comptes rendus qui ont été reproduits dans ce journal.

La tâche, cependant, m'a semblé tout de même bien lourde et j'ai décidé en 1994 (comme en 1995 d'ailleurs) d'interrompre cette activité juste avant les vacances de Pâques : les beaux jours revenaient et, personnellement, je préférais aller marcher plutôt que de m'enfermer dans un bistrot – d'autant plus que la période des examens de toutes sortes approchant, les étudiants avaient aussi autre chose à faire le week-end.

Il faut encore dire que le bistrot en question, Le Soleil, est doté d'un juke-box et que c'était parfois infernal – aussi avons-nous décidé d'un lieu plus calme, l'année suivante : l'Auberge d'Ajoie.

C'est ainsi qu'en octobre 1995, les débats philosophiques ont recommencé le samedi, de 16 h 30 à 18 h 30, à l'Auberge d'Ajoie, autour d'une table ronde. Cette fois, un article nous concernant ayant paru le 14 novembre 1995 dans le *Quotidien jurassien*, certains adultes sont venus sporadiquement enrichir la réflexion commune. Par contre

l'ambiance sans doute plus « bourgeoise » de cet autre café a, semble-t-il, quelque peu troublé, puis écarté certains étudiants fidèles au Soleil.

Fin mars 1995, c'est personnellement d'une manière plus sérieuse que je mettais fin à nos débats : j'allais déménager à Delémont... Peut-être qu'un jeune voudra reprendre le flambeau ?

Colette Petit

IDÉES-FORCES

Les raisons qui ont motivé la mise sur pied de ces débats philosophiques réapparaissent finalement parmi leurs idées-forces.

L'ensemble de nos discussions et de nos comptes rendus a en effet pour point de départ et d'arrivée la prise de conscience de l'étroitesse de l'espace de réflexion – individuel et collectif – que nous réserve notre société de consommation. C'est parce que celui-ci nous semblait bien exigü que nous avons pris l'initiative de ces débats, et c'est en y prenant part que nous n'avons pu que vérifier cette étroitesse. Étroitesse d'esprit aussi, conséquence directe du rétrécissement imposé à la réflexion, aux échanges d'idées, et qui s'est manifestée comme la réponse la plus courante à nos propositions de participation : chaque vie de nos concitoyens étant parcellisée dans des secteurs sociaux, culturels, professionnels toujours plus cimentés (contrairement aux mots d'ordres cosmopolites), le débat d'idées s'exclut de leur emploi du temps.

Quelles pourraient alors être les raisons d'un tel rétrécissement ? Nos discussions ont mis en relief le cadre d'une société où la pléthore généralisée s'applique naturellement aux médias et aux divertissements. Et comme a pu l'écrire Walter Benjamin, tout travail constituerait le véritable divertissement – le recueillement exigeant le véritable effort sur soi et la véritable concentration. Admettons que les réalités virtuelles proposent une relation révolutionnaire à soi-même et à ce qui nous entoure ; elles annoncent sans doute également la fin de la maîtrise sur notre corps et notre cerveau. De là le malaise d'une perte de contrôle imposée, thème qui est souvent ressorti lors des débats philosophiques actuels.

Mais il s'agissait moins, pour les participants, d'appeler à la restauration d'un ordre antérieur que de dénoncer de nouvelles injustices à venir et imminentes. Voilà une façon de voir qui a donné une tournure plutôt « de gauche » à notre brouet philosophal, l'orientation politique d'une majorité de participants n'y étant pas étrangère. Cette obsession à démasquer « ce qui ne va pas » socialement, culturellement, dans notre

civilisation libérale, reste tout de même une des fonctions dévolues à la philosophie : on rappellera que celle-ci se définit étymologiquement par « amour de la sagesse », alors qu'elle se situe aujourd'hui, de façon incompatible, dans un contexte d'accélération exponentielle.

En cherchant à interroger les évidences, en démontrant la vacuité de la notion d'objectivité, nous aurions dû nous attendre à nous retrouver en comité restreint, marginalisés. Mais pour ceux qui y ont pris part, ils auront appris à écouter autrui, à s'interroger sur leurs propres opinions, sans sombrer pour autant dans un relativisme standardisé. Peut-être un cheminement a-t-il débuté là, tendu vers l'ardue reconquête d'une véritable identité.

Francis Kay

COMMENT SE DÉROULENT LES DÉBATS

La question qui va être débattue est proposée par quelqu'un. Si rien ne vient, l'animateur est là pour suggérer quelques pistes ; mais le plus souvent, c'est plutôt l'embarras du choix.

Une fois la question choisie, celui qui l'a formulée doit l'explicitier, c'est-à-dire la reformuler de différentes manières, évoquer ce qui l'a incité à la poser, répondre aux questions des participants.

Le sujet ne doit être ni technique, ni scientifique, ni d'ordre informatif ; il doit concerner notre vie, notre relation aux autres, notre comportement dans l'existence, notre finalité... Une telle question se condamne donc d'avance à ne pouvoir obtenir de réponse certaine – mais le questionnement nous conduit dans différentes directions, le seul bénéfice du débat étant de nous rendre plus conscients chacun de ce que nous faisons et de ce que nous voudrions viser.

Quant au rôle de l'animateur, il n'est pas facile – surtout lorsqu'il se conjugue, comme pour moi-même, avec celui de transcripteur et de participant (dès que le groupe comportait moins de six-sept personnes). Ce rôle consiste à veiller à ce que personne n'interrompe personne, à éviter les situations de dialogue en aparté ou les monologues interminables aussi bien construits soient-ils. L'animateur doit permettre à chacun de parler à son tour, il doit recentrer la discussion et résumer parfois un propos un peu confus pour en vérifier la compréhension...

Tout débat peut prendre, à un moment ou à un autre, une allure, un rythme qui le condamne à laisser chez chacun un sentiment négatif et

vague d'insatisfaction ; lorsque cela arrive, il faudrait pouvoir en prendre conscience rapidement et tenter de le corriger... Je me souviens de l'intervention fort pertinente d'un participant nous faisant remarquer à la fin des deux heures que nous ne cessions, tous autant que nous étions, de lyncher en quelque sorte la personne dont nous avons choisi la question. C'était comme une partie de ping-pong de tous contre un. Ce qui fut curieux alors, c'est que cette inégale partie s'est prolongée même à la suite de la commune prise de conscience de ce comportement du groupe. C'était le 27 décembre 1994. Lorsque j'ai fait le compte rendu de ce débat – au titre d'ailleurs tout à fait significatif : *Est-ce toujours : pour ou contre les autres ?*, j'ai voulu, par la typographie choisie, visualiser cette séance de lynchage discursif (cf. p. 75).

Cette configuration déséquilibrée de la discussion, je me rappelle l'avoir constatée une autre fois – mais avec une aimantation des deux pôles tout à fait autre: il ne s'agissait plus, pour l'ensemble des participants d'émettre des opinions visant à modifier les idées d'un seul – mais bien plutôt d'écouter, de poser des questions à un seul dont les idées séduisaient, fascinaient chacun : c'était le 19 novembre 1994, lorsque nous nous étions demandés : *Faut-il réaliser ses désirs ?* (cf. pp. 70-71).

Colette Petit

POUR QUOI ?

Peut-on comparer l'existence d'un individu à celle d'un personnage de roman ?

Peut-on se permettre d'attendre que la vie se soit changée en destin pour s'apercevoir qu'il y manque l'essentiel, qu'on avait omis de nous dire que, peut-être, en y réfléchissant bien...

Sitôt posée, la question me fascine ; elle possède en elle le don de remettre en cause à la fois celui qui la formule et le contexte qui l'a vue naître, de nuancer ce qui paraît péremptoire, de remettre en doute l'équilibre, de nous contraindre à la réflexion au risque de compromettre, et c'est pourquoi la question est si dangereuse. Pourtant, quoi de plus naturel pour un enfant que de s'étonner de ce qu'il voit, entend, touche, goûte et sent ?

Ne pourrait-on pas, par la suite, continuer à s'interroger au sujet de tout à mesure que le monde se révèle à notre conscience ?

Y aurait-il des bornes au-delà desquelles toute question resterait in-formulable ? Informulée ? d'où viendraient-elles ? de quel droit les po-serait-on ? Dans quel but ?

C'est en posant la question que l'on se rend compte qu'elle nous est à un tel point étrangère, que celui ou celle qui s'interroge en devient à son tour étranger, différent, et dans la logique qui nous conditionne, traître condamné à l'exil.

C'est la raison pour laquelle je me suis quelquefois fait messenger in-volontaire d'une interrogation révolutionnaire que j'avais, soi-disant, ra-massée sur le trottoir. Je passais ainsi mon temps à renier ce que je ve-nais d'écrire pour ne pas être exclu de ma société. Dans un sens, ils avaient raison, je me comportais bizarrement, pris sur le fait, on aurait dit que j'avais sombré dans la folie.

Les débats philosophiques m'ont permis de trouver un contexte plus ouvert à l'interrogation, moins sclérosé par la peur, sans la nécessité illu-soire de trouver la réponse ou d'être classé, bien que nous nous soyons plus ou moins définis les uns par rapport aux autres ; ce n'était pour une fois pas trahir que de poser des questions, détruire que d'ouvrir des portes.

Cet espace gratuit, qui ne faisait partie ni d'une mode, ni du gavage quotidien d'informations abrutissantes, m'a permis de cultiver les ques-tions les plus diverses, de les formuler, de les préciser et de les regarder s'épanouir en d'autres interrogations.

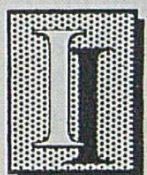
En définitive, ces échanges m'ont aidé à avancer dans ma réflexion sur des bases plus larges et mieux définies par un apprentissage de l'écoute de l'autre et par l'apport constructif de la différence.

Par cette voie, depuis trop longtemps désaffectée, je crois que nous avons sombré, durant deux ans, dans la philosophie.

Yvan Quelo



Echos du Café du Soleil,
Porrentruy, Suisse



Le sens du ridicule et la règle du jeu

Il est assigné à l'acteur social, à nous tous, un certain rôle, et l'on jugera notre jeu de scène en fonction des règles qui définissent la société. Or, étant donné que nous n'avons pas tous les mêmes valeurs, il en découle que, selon le jugement du spectateur, l'acteur jouant ou refusant de jouer son rôle semblera soit ridicule, soit méritant.

L'illustration des jeux télévisés nous amène à une nouvelle constatation : le téléspectateur, qu'il se moque d'eux ou qu'il envie les candidats sur la scène médiatique, **s'assure de sa propre valeur**, ce dont il a sans doute particulièrement besoin dans notre contexte d'abrutissement généralisé.

Le jeu comporte tout de même l'appât du gain afin d'attirer l'honnête homme. Est-ce la raison pour laquelle ce dernier se "fait beau" avant de passer de l'autre côté du poste, encravaté ? Et peut-on pour autant affirmer qu'il "fait le beau" à l'image d'un caniche auquel on tendrait le susucré ? La comparaison est quelque peu hardie, car le sens du ridicule ne pourra jamais être partagé qu'entre humains. Les présentateurs-animateurs du petit écran le savent d'ailleurs fort bien, montant en épingle le moindre faux pas du joueur, personne-marchandise destinée à faire vendre l'émission. Émission assurée du succès en effet, puisque **le Monde prend au moins un sens** lorsque l'on peut désigner, montrer du doigt, la faute, le détail piquant - même s'il s'agit alors d'un sens ridicule.

Adhérer ou non aux règles sociales a donc finalement assez peu d'importance pour le cirque télévisé qui est capable de "capter" conformistes et anticonformistes au moyen d'un même objet.

C'est ainsi que le jeu médiatique, nouvel avatar de la société de consommation, vise manifestement à "**précipiter le jugement**" (Descartes) et donc à faire disparaître la réflexion, qu'elle soit individuelle ou collective.

Propos recueillis et résumés par Francis Kay

ÉCHOS D'AJOIE

QUELQUES COMPTES RENDUS

Propos recueillis par Francis Kay et Colette Petit

A-T-ON BESOIN DE CROIRE ?

22 octobre 1994

A-t-on besoin d'avoir une foi quelconque ? Pour agir ? pour débattre ? pour vivre ? pour devenir soi-même ?

Peut-être serait-il préférable pour cette dernière cible de ne croire à rien au départ, d'ailleurs.

Est-ce l'attrait de l'inconnu, simplement, qui nous incite à croire ?

Bien plutôt il semble que ce soit « savoir » que nous voudrions en ce qui concerne le chemin que nous suivons ; or, comme nous ne pouvons savoir tout de suite, et qu'il vaut mieux croire que renoncer, nous nous proposons – ou on nous propose – de croire, et nous acceptons sans même en prendre conscience : c'est beau l'espoir, et ça aide à vivre – et à mourir.

Avoir foi en quelque chose fait office de moteur dans notre vie. Si cela fait également office de carburant, lorsqu'il n'y a plus de foi, il n'y a plus de carburant et il n'y a donc plus de vie non plus.

Ce qui signifie peut-être que lorsque nous pouvons changer notre croyance en savoir, en même temps que le doute disparaît, c'est aussi ce qui nous mobilisait pour l'action qui s'évanouit – à moins que notre foi ne ricoche à un autre niveau, un autre genre d'action : par exemple, une fois la révolution accomplie, encore faut-il réaliser la société de demain...

Est-ce possible de ne croire à rien ? Peut-on encore vivre si l'on n'a foi en rien ? Si c'est « vivre comme un légume » que de n'avoir foi en rien, est-il possible à l'homme de « vivre comme un légume » ? comme une machine ? – c'est-à-dire, avec assurance mais « machinalement », sans poursuivre des objectifs plus ou moins douteux ?

Il m'arrive de courir « machinalement », de conduire « machinalement », de vivre une routine dont je ne cherche plus le sens... mais alors, ma pensée libérée par ces actes réflexes s'échappe : je pense à quelqu'un, à quelque chose ; un désir, un espoir, un doute, une crainte se manifestent : ma conduite machinale dévoile d'autant plus mon besoin

de désirer, d'attendre quelque chose, d'y croire ! Il semble même que je ne puisse pas échapper à ce type de rêverie : j'ai besoin de rêver, c'est-à-dire d'avoir foi en quelque chose... Et cela me remplit l'esprit : même le doute, même la crainte me rassurent, car, si je crains, si je doute, c'est aussi qu'il y a fissure au sein de mon pessimisme, c'est aussi qu'il y a de l'espoir possible.

On ne peut pas échapper à une foi quelconque – même le suicide atteste de la croyance selon laquelle la mort est préférable à la vie – n'atteste-t-il pas d'ailleurs – comme le rappelle Camus dans *Le Mythe de Sisyphé* d'une foi qui serait réconciliation avec l'absurde de notre condition d'homme ? – Or, « Il s'agit de mourir irréconcilié » nous dit Camus – ce qui nous conduit encore à une... ou à deux autres croyances !

FAUT-IL RÉALISER SES DÉSIRS ?

19 novembre 1994

L'étymologie du verbe « désirer » signifie : « regretter l'absence de... » – s'il y a présence de..., il n'y a plus désir... La réalisation du désir serait-elle sa mort ?

Dans *La Promesse de l'aube*, Romain Gary raconte comment, étant enfant, après être parvenu à jongler avec cinq, six oranges, il rêva longtemps de parvenir à la septième et, qui sait, à la huitième... N'y a-t-il pas toujours une septième orange inaccessible au cœur de nos désirs ?

Supposons que la fille à laquelle je rêvais soit enfin dans mes bras, supposons que la céramique que je voulais réaliser soit enfin dans le four... Y a-t-il encore une vie après le désir satisfait ?

La fille qui est entre mes bras, ce n'est pas une poupée, c'est une personne, et il me faudra m'y adapter : notre couple va sécréter une myriade de désirs inédits. La céramique, lorsque je vais la sortir du four, va m'offrir des accidents de cuisson inattendus qui vont recharger mon idée originelle : je vais m'apercevoir que ce n'est qu'une esquisse...

Tout désir ne serait-il pas esquisse ?

En ce cas, croire son désir satisfait, c'est sans doute détruire le germe créatif que sa réalisation dévoile. C'est un peu la leçon qu'Alexandre reçoit du vieil homme à la fin du *Fanfan* d'Alexandre Jardin, c'est ce que Marguerite Duras a toujours refusé de voir, c'est ce que Don Juan ignore.

Notre société, certes, ne nous aide guère à percevoir le désir comme esquisse : être traité d'« idéaliste » n'est vraiment pas un compliment ;

nous devons avoir des buts concrets et atteignables, nous devons « réussir »... « Oh Seigneur, laissez-moi louper ma vie ! » écrivait récemment un certain Francis Charmillot dans le *Quotidien jurassien* !

Effectivement, écrit Christianne Singer, le pire c'est : « d'avoir traversé la vie sans naufrage, d'être resté à la surface des choses, d'avoir dansé au bal des ombres, d'avoir pataugé dans ce marécage des on-dit, des apparences, de n'avoir jamais été précipité dans une autre dimension » – celle qui nous permet de saisir au vol le hasard, l'accident, l'échec même, pour rebondir dans un autre désir ou un élargissement du même désir, pour, par exemple, abandonner la proie que l'on voulait pêcher et jouir librement du jeu de la lumière sur les ondes et d'un fil au gré du vent...

Savoir renoncer à la proie pour saisir l'ombre, justement – malgré tout ce qu'on a pu apprendre ! Ombre qui possède en germe une création toujours renouvelée – alors que la proie disparaît lorsqu'on l'a consommée.

Paradoxalement, le suicide ne proviendrait-il pas d'une incapacité à renoncer ? Quelque chose comme un manque de réceptivité à l'imprévisible, à ce qui fait le désir toujours renouvelé, la vie ?

ASSUME ! ASSUMONS ! ASSUMEZ !

3 décembre 1994

Qu'est-ce qui m'empêche d'assumer ma différence ?

A tout coup, ce sont les autres – qu'il s'agisse de la famille, de l'école, du métier, du consensus social, de sa morale et de ses lois.

Les petites localités, pourtant apparemment si chaleureuses (tout le monde se connaît, se dit bonjour) semblent plus féroces pour les marginaux que les grandes villes. A Paris, Zurich, Londres, Lausanne, des groupes existent dont les membres demeurent inconnus au passant ordinaire – tandis qu'à Porrentruy, Delémont ou Courtételle, on est vite montré du doigt... Dans les villages, mieux vaut correspondre à la norme si l'on a besoin d'être rassuré !

Pourquoi les autres n'acceptent-ils pas la différence ?

– Besoin de s'opposer collectivement, bien au chaud du troupeau, à quelqu'un pour se sentir intégré ; besoin d'un bouc émissaire pour consolider la cohésion du groupe ; besoin pour le meneur, les autorités de détourner l'agressivité du menu peuple vers quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes...

– Peur de l'autre aussi : si je sais que mon voisin est homosexuel, chacun de ses gestes risque de me sembler équivoque : je n'aurai pas confiance – d'ailleurs, si je suis une femme et que mon voisin est un homme, la même suspicion peut survenir – L'amitié avec un homosexuel est-elle possible ? En fait, cette question est davantage mon problème que celui de l'homosexuel : comment, moi, vais-je assumer la différence de l'autre ?

Nous mettons sur le front de l'autre le code du soi-disant groupe auquel nous pensons qu'il appartient et nous le rejetons à ce titre en oubliant que derrière l'étiquette, derrière ce camouflage que nous imposons à l'autre, il y a une réalité complexe d'homme.

Notre réalité complexe d'homme, à nous, elle a besoin de se rassembler, de trouver son identité – et rien de mieux pour cela que de se démarquer de ce que l'on codera « différent » :

On ne se définit pas par ce que l'on est, on se définit par ce que l'on n'est pas. (Sartre).

En fait, il suffirait que tout un chacun, homosexuels, hétérosexuels, punks et amateurs de flics, visent un même but pour que toutes les étiquettes disparaissent entre nous ou n'aient plus que le caractère dérisoire qu'elles ont chez les schtroupmfs... c'est peut-être cela les grands mouvements irrépessibles de foule. Mieux vaut alors que l'ailleurs que l'on vise et qui permet notre identification soit autre chose qu'une personne ; mieux vaut que ce soit un idéal.

Le malheur, c'est que c'est pratique de croire qu'il faut couper des têtes pour atteindre cet idéal.

MASCARADE OU PAS ?

10 décembre 1994

Malaise : on sort avec les autres, c'est comme si on se forçait ; on parle, on rit avec les autres, c'est comme si on se cachait ; on suit les cours, on fait son boulot, on fait ce que les autres attendent, et cela ne semble pas correspondre à ce qu'on est : on a l'impression de porter un masque.

Et c'est comme si tout le monde portait un masque : mascarade.

L'adolescent est souvent plus sensible à cette impression : les contraintes multiples de la vie quotidienne, de la société ne l'ont pas encore assez écrasé pour effacer en lui l'autre que lui seul connaît... « Je est un

autre » disait Rimbaud à 17 ans. Qu'une envie, qu'un désir de faire quelque chose de sa vie, de créer ou de bouleverser le monde habite quelqu'un – et Dieu sait si à 20 ans on désire épanouir toutes ses possibilités – et ce quelqu'un qui n'a l'air de rien aux yeux des autres aura sans doute l'impression de porter un masque.

A l'inverse, l'adulte, soucieux de ses responsabilités, du qu'en dira-t-on et de sa paisible survie, assujetti qu'il est aux contraintes que tout cela suppose, n'aura plus l'impression de porter un masque ; il sera engluë dans son sérieux conforme aux dures réalités qu'il a épousées.

« Masque » : il y a d'autres façons de le comprendre : notre être est peut-être d'abord vide, accueil ouvert à tout – par-dessus quoi nous mettrions tous nos comportements adaptés aux autres, à la vie et à ses contraintes. Il suffirait alors de savoir retrouver le vide originel, point de départ de toute adaptation pour s'y retrouver – et le terme de « masque » serait déplacé.

Est-ce possible d'ailleurs de porter un masque ? Ne sommes-nous pas la résultante de ce que nous faisons ? Selon Sartre, je suis ce que je fais et je n'ai aucune excuse : condamné à être libre, mon être se définit par mes actes. Il peut bien y avoir du jeu entre ce que je fais et ce que je me sens être mais si l'écart s'impose, ce n'est pas que je porte un masque, c'est que je suis un « salaud ».

L'adolescence passée, devenir adulte c'est peut-être, pour la plupart, le monde étant ce qu'il est, devenir un « salaud » ; ceci étant dit, il est tout de même possible de bâtir l'accord de son faire et de son être au cours de sa vie – que cela s'appelle devenir adulte ou non.

INFORMATIONS OU PAS ?

4 février 1995

Lorsqu'on est informé, est-il souvent possible d'agir en conséquence ? S'il est impossible d'agir, à quoi sert d'être informé ?

On vous dira : être informé, ça sert à plein de choses – tout d'abord, c'est faire acte de civisme que de s'informer : assister à la messe des actualités de 20 heures, c'est prouver que l'on est partie prenante de la société ; on s'intègre ainsi à la vie communautaire, et on pourra meubler la conversation avec le voisin.

Par ailleurs, la TV est une caméra de surveillance : les conflits armés que l'on voit se situent loin de chez nous : c'est rassurant ; et si quelque chose se prépare de plus proche, on le saura : les actualités situent le malheur et le transforment en film d'évasion – à moins que ce ne soit en match de gunbomball passionnant (cf. le suivi de la guerre du Golfe par une chaîne américaine livrant des informations continues et utilisant des démarches publicitaires : la CNN)...

Tant de motivations possibles pour le téléspectateur transforment d'ailleurs ces actualités de 20 heures effectivement en entreprise publicitaire obéissant à la loi de l'offre et de la demande – ce qui va déterminer ce qu'on va montrer, comment on va le montrer, et ce qu'on ne va pas montrer : conflits armés, catastrophes naturelles, enjeux politiques et économiques, tout prend la dimension dérisoire du spectacle (cf. la dénonciation de la « société du spectacle » de Guy Debord), de la fiction et du jeu ; le spectateur est ainsi démobilisé d'office et sa sensibilité définitivement érodée : il peut tranquillement boire son jus d'orange en suivant l'enlèvement dans la boue d'un tout jeune enfant ou en comptant avec le reporter les morts récupérés sous les décombres de Kobe – on ouvrira de temps en temps une soupape de sécurité en lui demandant de verser quelques dons en nature ou en argent pour une cause qui ne dérangera à coup sûr personne et qui lui fera accepter d'ignorer tout ce qu'il est préférable qu'il ignore...

Il n'est plus question d'objectivité (d'ailleurs, qu'est-ce que l'objectivité ? Si elle était visée, le spectacle ne serait-il pas ennuyeux ?) mais d'une course au « Sept d'or » ou au record délivré par l'audimat...

En fait, peut-être ne veut-on pas forcément *être* informé : ce qu'on veut c'est *avoir* des informations – comme on veut *avoir* de l'argent, *avoir* une voiture, *avoir* un enfant, etc. On demande que les informations nous soient *données* – et que ce soit les « dernières nouvelles » surtout (on ne veut pas *recevoir* l'information à retardement !) – mais il ne s'agit pas de les intégrer à sa propre personne : refus d'être mis au pied du mur, de se sentir obligé de faire quelque chose : les informations, ça sert sans doute surtout à se donner bonne conscience en nous dispensant d'agir...

Sans informations, cependant, nous ne saurions rien de rien ; en nous informant de ce qui se passe dans notre monde, que ce soit par la TV, la radio ou les journaux, nous nous donnons du moins le choix d'agir ou non : nous devenons responsables du monde... Ce n'est peut-être pas assumable effectivement.

Est-ce toujours : pour ou contre les autres ?

Alceste : Ne doit-on pas, dès que l'on fait partie d'un groupe, ne plus tenir compte de ses propres convictions ? En effet, si l'on n'agit pas dans l'intérêt des autres, n'agit-on pas nécessairement contre eux ? Bref, que devient la volonté propre dans un groupe ? – Rien du tout.

– *Mais voyons, pour que le groupe ait sa raison d'être, il faut qu'il y ait diversité d'opinions !*

Alceste : Un politicien doit épouser l'opinion de son parti ; il doit effacer ses propres doutes, ses réticences ; il doit s'effacer lui-même – et cela, d'autant plus s'il est élu !

La démocratie, d'ailleurs, consiste à se plier aux décisions de la majorité, à accepter de ne plus exister si la majorité des autres n'est pas d'accord avec l'opinion que l'on a.

– Mais l'opinion du groupe s'élabore à partir de discussions nées d'opinions divergentes, et ces divergences permettent à chacun, justement, d'évoluer pour que, finalement, les décisions prises soient issues d'une convergence des modifications des opinions particulières. Voter n'est qu'un pis-aller...

Alceste : Non. Il n'est pas possible de rester soi-même en respectant les règles du groupe, et il suffit que deux personnes ne soient pas d'accord pour que ce groupe vole en éclats.

– Un groupe est comme un organisme : plusieurs organes aux fonctions diverses ; comme tout organisme, il doit fonctionner selon des règles. Ce qui fait son unité, c'est le but, le projet commun et, pour parvenir à ce projet, les stratégies de chacun peuvent diverger : c'est cela qui est intéressant et il n'est pas du tout nécessaire d'imposer sa vision du monde pour apporter quelque chose au groupe : la rencontre en soi des opinions diverses est immédiatement positive par l'élargissement du point de vue qu'elle permet.

Alceste : Et bien moi, je me sens prisonnier si je dois penser comme les autres... C'est comme si je me trouvais enfermé dans un autobus et que je fusse entraîné malgré moi avec les autres sans pouvoir descendre quand je veux. Ce que je désirerais, c'est simplement pouvoir me ravitailler dans l'autobus quand j'en ai envie, m'y rendre et en partir librement pour, par ailleurs, me débrouiller tout seul – comme lors de ces débats.

– Enfant gâté ! la marginalisation est un luxe que permet nos sociétés avancées ! Il y a toujours un prix à payer : le lycéen qui veut son bac doit se plier aux règles de son établissement !

– SI TU VEUX QUE TOUS LES AUTRES SOIENT D'ACCORD AVEC TOI, IL FAUT QUE TU T'INSCRIVES À UN CLUB DE FOOTBALLEURS...

– Pour que mon opinion prenne de la valeur, il faut que les autres la discutent, et ce sont nos apports mutuels qui contribuent à la création collective...

Débat-match de tennis mimant on ne peut mieux son objet et son enjeu : l'apôtre d'un individualisme exacerbé combattant seul contre tous - et ces « tous » en ont oublié de bien s'écouter mutuellement...

Philos

La lettre du Cabinet de Philosophie



Juin 1995 - 18 F - Mensuel numéro 37



Échos du Café
d'Ajoie (Suisse)
du 2 mars 1995

SI TU POSES UNE QUESTION QUI M'INTERPELLE, TU ME TRAHIS !

Si tout le monde se mettait à penser... ce serait la révolution! Quant à éveiller la réflexion personnelle, c'est dangereux : dans *Journal intime*, on voit Nanni Moretti, sur sa vespa, s'adresser aux gens arrêtés dans leur voiture aux feux rouges. On le voit aussi, lors de fêtes, utiliser un mégaphone pour exprimer des propos ni publicitaires, ni politiques, ni policiers - cela fait rire... On se dit qu'il est un peu cinglé ce mec... Un degré de plus et on l'enferme. Un degré de plus... on sait comment a fini Socrate...

Il est tout un consensus pour empêcher les gens de penser : nos objectifs doivent être utilitaires, on doit sans cesse aller de l'avant, on vante le "mérite" de ceux qui auraient "réussi"... Bien sûr, la philosophie ne s'intéresse pas à la "réussite" ni au "mérite", quant à son utilité... ses questions, ses débats demeurent sans réponse !

Et pourtant si, comme le rappelle Jostein Gaarder dans *Le Monde de Sophie*, le philosophe est tout simplement celui qui s'étonne, nous sommes tous susceptibles d'ouvrir les yeux et de nous étonner... De plus, la philosophie, c'est gratuit, et c'est

quelque chose que l'on peut construire soi-même et vérifier par soi-même...

Cela n'empêche que si, brusquement, on se met à soulever une question plus ou moins philosophique dans une conversation - ou en tête à tête - le regard des autres se modifie et c'est comme s'il disait, ce regard, "tu m'as trahi !"... c'est comme si on devenait soi-même un "étranger". Meursault, qui refuse les systèmes de protection de la société, n'est-il pas le modèle même du philosophe par son "refus de mentir" comme le caractérise Camus lui-même ?

Essayez donc de lire à vos copains, à votre famille les réflexions métaphysiques qu'un soir de panne vous vous êtes mis à coucher sur le papier, essayez de leur faire visionner le petit film par lequel vous avez tenté d'exprimer l'indicible qui vous semble à vous l'essentiel de la vie... C'est comme s'il y avait un accord au préalable entre les hommes : " quand on est vivant, on ne parle pas de ça."

Le philosophe est celui qui casse cet accord, ouvre les portes condamnées, s'arrête au lieu de continuer à vivre, regarde et interroge. Or, celui qui s'arrête - que ce soit par une prise de conscience décisive ou par "rancœur" comme le signale Joseph Murphy et celui qui ne trouve pas d'intérêt à se battre, celui qui n'a pas honte de ne pas rechercher le mérite, c'est quelqu'un qui trahit les autres et risque de le payer de sa vie. Les exemples foisonnent.

PROPOS RECUEILLIS ET RÉSUMÉS
PAR FRANÇOIS KAY ET COLETTE PETIT

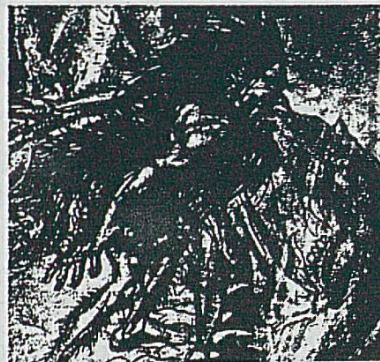


Échos du Café
des Phares (Paris)
du 30 avril 1995

" PARDON, EXCUSEZ-MOI, MERCII... CRÈVE !"

Formule lapidaire certes, mais ô combien révélatrice de la difficulté qu'ont les hommes de construire entre eux des rapports sinon harmonieux, du moins "civilisés". Il est vrai qu'il pourrait difficilement en être autrement, dans un monde où la plupart sont en état de survie, où ceux qui surmontent se demandent jusqu'à quand, et où pour tous semble resurgir du fond des âges la Peur, génératrice d'agressivité.

Comment, dans ce cas, ne pas ressentir la politesse comme le moyen "élégant" de ne pas rencontrer l'autre, voire même de l'éliminer, comme un droit de passer devant, une autorisation de prendre sa place. Le "Pardon, s'il vous plaît" n'est là que pour masquer le "il me plaît" ou le "ôte-toi de mon soleil"... Pas étonnant que dans ces condi-



Publication de l'association "Les Amis du Cabinet de Philosophie"

POURQUOI FAIT-ON TOUJOURS DES COMPARAISONS ?

4 mars 1995

Comparer : la connotation est négative ; on voudrait l'éviter. Seulement comparer n'est pas nécessairement évaluer sans doute..

Quoi qu'il en soit, comparer, c'est mettre en rapport deux choses, et déceler ce qui est semblable et ce qui est différent.

Or, peut-on vivre sans comparaison, consciente ou inconsciente ? Toute perception, toute réflexion, suppose des comparaisons. En ce sens, comparer, c'est l'opération originelle qui nous permet de distinguer les différents objets du monde ; par là même, qui nous permet de nous identifier chacun de nous en tant que « moi » distinct de tout le reste de l'univers : qui nous permet de penser. Ce type de comparaison n'évalue pas, mais seulement distingue et identifie.

Mais comparer, c'est aussi mettre en rapport deux choses pour les évaluer et, éventuellement, choisir ou juger. Cette fois, la comparaison n'est plus innocente : elle peut exclure, faire naître le mépris, conduire quelqu'un à l'échec... Et ce type de comparaison est-il évitable ? La question demeure. Et, s'il n'est pas évitable, comment peut-il s'effectuer pour le mieux ?

Ce qui est suspect, insatisfaisant, culpabilisant, c'est peut-être que, la plupart du temps, pour évaluer, on se réfère – consciemment ou inconsciemment – à quelqu'un d'extérieur, à la société ambiante, à la mode, aux mœurs ou à la publicité la plus récente : on se laisse manipuler de l'extérieur au cœur de ses comparaisons et cela aboutit à des préférences et à des exclusions socialement imposées.

Ce type de comparaison serait encore acceptable si l'on ne se référait qu'à soi-même – que le choix effectué par là s'avère bon ou mauvais ensuite... Si je dois faire mon choix entre deux oranges identiques, ma préférence sera issue de mon propre goût ou de mon propre besoin ou de mon propre instinct... Mais l'homme possède-t-il encore un instinct ? N'est-il pas complètement dénaturé par tout ce qui lui a été inculqué depuis sa naissance et la nuit des temps ?

Et si nous faisons sans cesse des comparaisons entre des choses qui ne peuvent être comparées, la responsabilité n'en incombe-t-elle pas à notre société de marchands qui transforme toute qualité en valeur monnayable – donc chiffrable et évaluable selon l'échelle des nombres ?

Cependant, le premier type de comparaison est certainement indispensable à la conscience : pour que je sois moi, il faut qu'il y ait l'autre, les autres, les objets du monde empêchant le débordement de mon moi, sa dissolution dans l'indéfini : c'est pourquoi, la liberté dans le vide n'a

aucun sens ; le monde est ce qu'il est indépendamment de moi et j'y ai des besoins à combler.

La liberté qui m'incombe ne commencerait plutôt qu'à partir des contraintes extérieures : elle consisterait à faire mes choix à partir de comparaisons dont je serais le seul maître.

Colette Petit (Delémont) est professeur de français et de philosophie à l'Ecole de culture générale à Delémont.